

## Les Étrennes

Le soir du premier de l'an, devant la vaste cheminée où font cercle les chaises des jeunes et les fauteuils des vieux, tous les parents de deux générations son réunis, car on vit longtemps dans ce pays druidique, aux bois de chênes centenaires ou millénaires comme d'aucuns le disent.

La causerie vient après le souper. La journée a été rude. Les anciens ont reçu tant de visites, échangé tant de souhaits, pleuré et ri tour à tour, à l'aspect, au langage de ceux qui leur rappelaient les camarades disparus, ou des autres qui leur montraient avec orgueil les petits, les enfants au doux rire qui ne songent pas encore à l'éternel mouvement de la vie ! Ils sont pourtant, — ces petits, — les clous qui chassent les autres, les clous de la rouille de la vie. Ils ne veulent pas s'endormir ; ils veulent prolonger la veillée. Tout d'abord, on laisse le champ libre : ils commencent à briser les jouets reçus le matin ; on les gronde, et si peu qu'on les gronde, ils laissent pleurer à chaudes larmes leurs jolis yeux. Une friandise les apaise vite ; mais le sommeil arrive.

“ Il faut coucher les petits ”, dit la mère. Et, pendant qu'elle les met au lit, dans la chambre chaude, les adolescents, pour éviter le signal d'une retraite qui leur sera toujours imposée trop tôt, à leur gré, ont entrepris de faire causer les grands parents.

Ce n'est pas chose difficile. Autant les jeunes aiment à les questionner, autant les grands-pères aiment à leur répondre. Ils revivent au fur et à mesure des questions et des réponses, leur passé, leur acquis d'expérience. Ils savent qu'ils sont les oracles d'antan, et, pendant le cours de leurs récits avidement écoutés, ils essaient de temps en temps une larme d'émotion, car ils disent eux-mêmes ce ce qu'ils ont entendu conter par de plus anciens qu'eux, ou ce qu'ils ont conservé de souvenirs des vieux livres auxquels personne ne songe, à part eux seuls, — à moins que ce ne soient les hôtes profanes des bibliothèques, les rats ronges-feuilles.

— “ Grand-père, tu verras encore beaucoup de premiers de l'an ? ”

— “ Hum ! Hum ! J'en ai trop vu déjà, mes enfants, pour en voir beaucoup encore. ”

— “ Grand-père, dis-nous donc avec grand-mère, les premiers de l'an d'autrefois, les étrennes ? ”

— “ Mes enfants, je vais vous dire ce qu'étaient les habitudes d'autrefois, mais surtout les étrennes dans les autres pays du monde, grand-mère vous racontera nos étrennes à nous, du temps où nous étions jeunes... Il y a des années... Et nous sommes des vieux. ”

— “ Père, un peu de vin chaud ! pour vous donner des forces. Ces enfants sont si questionneurs ! ”

— “ Ce n'est pas de refus, mon enfant, car tu sais notre vieux proverbe :

“ Tonnerre en janvier,  
“ Montez la cuve au grenier. ”

Et les saisons se comportent si étrangement que, l'an prochain, si nous sommes encore de ce monde, nous aurons entendu du tonnerre en janvier, et nous serons obligés de monter au grenier nos cuves inutiles. Nos pauvres vignes sont si éprouvées ! En attendant, faire provision est bon ; si vous trouvez, après moi, les cuves au grenier, vous trouverez cruches pleines et bouteilles cachetées à la cave. Allons, à notre santé ! mes enfants.

Et l'on trinque à la ronde. Le vieillard tousse un peu, après le boire, croise ses mains sur sa poitrine et commence :

“ Eh bien, mes enfants, puisque vous le voulez, selon la coutume des vieux, je vais prendre les choses à peu près au déluge, aux temps anciens, plus anciens que votre aïeul : temps morts, dont on se souvient. ”

“ Savez-vous d'où vient ce nom d'étrennes qui sonne doux à l'oreille ? D'un mot latin ; oh ! du plus vieux latin : “ *Strenia*. ” Sous les premiers rois de Rome, on envoyait au magistrats, à l'époque du premier jour de l'an, des fleurs ou des rameaux de buis cueillis dans le bois sacré de la déesse *Strenia*. De là, mes enfants, vous qui avez appris peu ou prou le latin, le nom de *Strenia*, puis celui de *Strena* ; estrennes, comme disaient nos pères. ”

— “ Quelles fleurs offrait-on en étrennes ? ” demandèrent les jeunes.

— “ D'abord, des verveines nées dans les clairières du bois sacré ; et, comme la gourmandise ne perd jamais ses droits, on trouve bientôt que la verveine est une belle fleur, sans doute, mais une étrenne insuffisante. On se mit alors à offrir des figures, du miel, des dettes ; on échangea des présents de bouche... Eh ! eh ! il me semble qu'on n'avait pas tout à fait tort. J'entends croquer des bonbons autour de moi, et l'on ne m'en offre pas ! Je suis trop vieux, sans doute. Eh bien ! non, j'y ai droit tant qu'il me restera deux dents ! Un bonbon, mes enfants, et deux doigts de vin ! Ce n'est pas tous les jours le jour de l'an, et je m'offre mes étrennes, puisque vous ne me les offrez pas. ”

Un éclat de rire joyeux répondit au grand-père.

— “ Eh ! eh ! mes enfants, les vieilles coutumes reviennent toujours, j'en reverrais peut-être ressusciter une bien ancienne, si j'étais encore de ce monde, dans des années... et, si j'en étais encore, ce serait tant pis pour vous ! ”

— “ Comment cela ? ”

— “ Voici : un peu avant l'ouverture de notre ère, c'étaient les petits, les humbles qui, d'après l'usage, peut-être un peu fort, devaient aller porter aux empereurs, aux rois, aux riches, aux puissants, des présents d'or et d'argent ! ”

— “ Oh ! ”

— “ C'est le fait. Eh bien ! puisque c'était le monde renversé, il faut le ren-

verser encore une fois. Mes enfants, mes petits enfants, c'est vous qui nous apporterez nos étrennes, l'année prochaine, car je vous le dis, la mode sera changée. ”

— “ Oh ! grand-père, c'est changé dès maintenant. Les riches donnent aux pauvres, les grands-pères aux petits-fils. Tu resteras, grand-père, longtemps condamné à nous donner nos étrennes ! ”

Alors, le vieillard ne pût s'empêcher de dire qu'il acceptait de grand cœur le contrat, puisqu'il voyait, autour de son son foyer, enfants, petits enfants, tous heureux et pour longtemps.

Et la série des questions commença :

— “ Grand père, pourquoi donc a-t-on choisi une si mauvaise époque pour commencer l'année ? On est tout le temps obligé de se couvrir, de se renfermer. On a froid tout le temps, même devant bon feu... ”

— “ Tu as raison, mon ami ; la flamme du bûcher n'est que le printemps des vieux. Le soleil est le printemps des jeunes, mais le monde est plus vieux encore que les grands-pères ; il a changé, comme les grands-pères, ses habitudes. ”

— “ Comment cela ? ”

— “ Oui. Le monde fête maintenant l'année à janvier. Autrefois, il le fêtait à Pâques, à la fête mobile du printemps, parce qu'il voulait à l'année vierge tresser une couronne de fleurs, de beau printemps, de l'éternelle jeunesse. ”

Et il n'y a guère que deux ou trois siècles que la mode est changée. Jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Pâques, je crois, marque le commencement de l'année chrétienne ; et ce fut par décret du roi ou de la reine favorite qu'on changea tout à coup la marche régulière du calendrier. Josué avait bien voulu arrêter le soleil. Louis XIV, roi-soleil, pouvait bien se permettre de remanier le calendrier, et changer le jour des étrennes ! ”

— “ Grand père, comment souhaitez-vous la bonne année ailleurs qu'en France ? ”

— “ Oh ! c'est trop me demander. Cependant il me souvient d'avoir lu que, quel que part, en pays lointain, au Japon, pays très civilisé, le jour du premier de l'an, tout le monde est debout, au lever du soleil. L'époux et l'épouse sont en habits de fête. Celle-ci a déposé, pendant la nuit, sur les nattes du salon, les étrennes qu'elle destine à son mari. ”

— “ Comment ? Mais ici nous avons toujours vu que le père offrait des étrennes à la mère. Tu le fais toujours, toi ! ”

— “ Là-bas, mes enfants, ce n'est plus plus le même usage. C'est l'épouse qui fait des cadeaux à son mari, mais non sans cérémonies. Quand ils sont arrivés tous les deux au salon, que le mari a vu les étrennes à lui offertes, il regarde sa femme et celle-ci lui fait un compliment, car on aime beaucoup parler en Orient. Son mari lui répond alors, lui *lisant* un long discours. ”

— “ Comme chez nous alors, puisque